

Anthropologie et Sociétés



" Des nouvelles de la famille ", numéro spécial de la revue Carbet, no 6, 4e trimestre 1986.

Revue du CERC, no 2, 1985

Huguette Dagenais

Volume 12, numéro 1, 1988

Questions d'ethnocentrisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015010ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015010ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dagenais, H. (1988). Compte rendu de [" Des nouvelles de la famille ", numéro spécial de la revue Carbet, no 6, 4e trimestre 1986. / Revue du CERC, no 2, 1985]. *Anthropologie et Sociétés*, 12(1), 121–125. <https://doi.org/10.7202/015010ar>

L'essai regroupe ensuite d'autres études thématiques destinées à clarifier les enjeux fondamentaux de type philosophique. La question du sexisme fait l'objet d'un élargissement sur plusieurs plans. D'abord, sur le plan axiologique : pourquoi les femmes ont-elles été si souvent exclues du champ d'application du concept de « personne », hérité du XVIIIe siècle ? Ensuite sur le plan épistémologique : comment la philosophie rend-elle compte des préjugés sexistes depuis cette époque ? Enfin, sur le plan historique : comment la thèse de Hume et de Rousseau acquiert-elle un sens paradigmatique à travers l'étude que Paul Hoffmann consacre à la femme dans la pensée des Lumières ?

À ce volet historique s'ajoutent des études consacrées au radicalisme féministe du XXe siècle et aux récentes recherches multidisciplinaires consacrées à la question de la femme. Le but de ces études est de rendre compte du retard de la philosophie dans le champ de la recherche et de repérer les indices systématiques de nouveautés de cette littérature, indices non encore thématiques par les philosophes.

L'analyse du sexisme chevauche ici deux époques : les XVIIIe et XXe siècles. Entre les deux, un lien commun : la notion d'égalité, à laquelle contreviennent souvent les théories philosophiques du féminin, et qui fait encore maintenant l'objet de nombreuses recherches. Cet ouvrage, écrit par une spécialiste du siècle des Lumières, est bien d'actualité. Il permet à ceux et celles qui veulent réagir aux discours sexistes de s'armer d'une grille d'analyse rigoureuse pour réfuter des arguments auxquels ne réplique, le plus souvent, qu'une indignation certes justifiée, mais peu convaincante.

Jacques G. Ruelland
Département de philosophie
Collège Édouard-Montpetit

« Des nouvelles de la famille », numéro spécial de la revue *Carbet*, no 6, 4e trimestre 1986.

Revue du CERC, no 2, 1985.

Il n'est jamais facile de présenter dans un même compte rendu deux œuvres différentes sans, plus ou moins délibérément, en juger une supérieure à l'autre. C'est pourtant ce que j'essaierai de faire ici de deux revues caraïbéennes francophones parce que leurs différences m'apparaissent fructueuses et leurs intérêts complémentaires.

Carbet se définit comme une « revue martiniquaise de sciences sociales et de littérature ». Dans l'éditorial du premier numéro (novembre 1983) signé par Serge Domi, elle se donnait comme mission de « devenir un véritable forum où, en permanence, se confrontent l'utopie sociale et les pesanteurs du réel ». Ce sixième numéro, sous la responsabilité de William Rolle, contient essentiellement des contributions résultant d'enquêtes de terrain et répond à

la volonté d'entretenir autrement des clichés à propos de la famille antillaise... d'être une recherche autour de certains mouvements de familles (martiniquaise, sainte-lucienne, marie-galantaise), de leur insertion dans la société contemporaine...

Selon Rolle, les articles esquissent un « constat : celui d'agréer à la famille antillaise telle quelle, sans vouloir... jouer les orthopédistes ».

Après une telle introduction, le premier article, de Marie-Michelle Hilaire et intitulé « P res lointains, pères inconnus, pères présents ou la paternité détournée au sein de la famille martiniquaise », surprend par l'approche normative et nullement novatrice de l'auteure. Le texte commence par une prise de position qui résume en même temps son contenu :

La famille commence avec la naissance d'un enfant... La famille nucléaire, base indispensable, est constituée du père, de la mère et de l'enfant, avec pour chacun d'eux une fonction précise selon les sociétés.

En Martinique, plusieurs types de familles coexistent... il reste cependant un axe commun de la paternité non pas ni  car trop fondamental mais détourné au profit de la mère avec une certaine ambivalence. Le développement qui suit se veut une explication possible à ce phénomène.

Les données empiriques de cet article proviennent d'une enquête psycho-sociale, réalisée au moyen de tests psychologiques (Rorschach et T.A.T.), auprès d'un «  chantillon homogène » de 32 garçons et 32 filles originaires de familles au niveau de vie « très modeste » et divisés en trois groupes selon que leur père vit avec la famille, « est plus ou moins lointain » ou est « inconnu ». D'inspiration freudienne et lacanienne, l'argumentation de l'auteure s'appuie sur la notion de complexe d'Oedipe et reprend à son compte celle de matrifocalit . Ses conclusions, qui prétendent nous entraîner « vers une meilleure compréhension de la société martiniquaise », présentent les « caractéristiques les plus marquantes [de ce que M.M. Hilaire appelle une « organisation anaclitique »] applicables aux enfants martiniquais » comme étant, entre autres, un « immense besoin d'affection; la dépendance vis-à-vis de l'objet d'investissement affectif et aussi une certaine passivité »; l'évitement comme moyen de défense et « la forclusion, rejet de l'image paternelle en tant que telle, évidente au niveau du test de Rorschach ». Cette situation serait le résultat « d'une situation triangulaire qui n'a pu se réaliser dans des conditions normales » et où le « sevrage » pourrait être un «  v nement déterminant ». Il s'ensuivrait que

la société martiniquaise, société matrifocale, marquée par cette relation maternelle primitive, le demeure sous bien des aspects, privilégiant l'oralité et le rapport au corps, le domaine des sensations.

 tant donné qu'elle reconnaît par ailleurs « les risques que comporte pour des individus l'appropriation de modèles contraires ou en tout cas peu conformes à leur personnalité profonde, c'est-à-dire une acculturation de surface », on s'étonne que Marie-Michelle Hilaire n'ait pas senti le besoin de procéder elle-même à une critique épistémologique du cadre théorique psychanalytique et des tests Rorschach et T.A.T. dans leur application à la société martiniquaise.

Comme son titre l'indique (« Pathologie infantile, pathologie familiale »), l'entretien qui suit avec Françoise Desage, pédo-psychiatre à l'hôpital Colson en Martinique, se rapproche des préoccupations de l'article pr c dent. Il est toutefois remarquable par le retour historique et critique que Desage effectue sur sa position de thérapeute d'origine métropolitaine et par la conclusion qu'elle tire de la pratique thérapeutique, à savoir que pour limiter le phénomène de la maladie mentale en Martinique il faudrait d'abord « aider les gens à s'accepter tels qu'ils sont ».

Après deux textes centrés sur les problèmes de l'enfant et l'absence du père, et dont la responsabilité est plus ou moins explicitement rejetée sur la mère, vient la contribution de Monique Ebion intitulée « Être une femme libérée, c'est pas si facile ». L'auteure réalise une synthèse courte, mais lucide et jamais simpliste, de la situation des femmes antillaises d'après les années 70. Elle se penche sur leur vie « dans la cité » (emploi, vie politique) et sur leur vie personnelle (sexualité, rapport au corps et à la maternité, partage des tâches domestiques), puis sur certains comportements des hommes en en faisant ressortir les paradoxes. Elle conclut que les femmes aux Antilles « ont peut-être eu tort de croire que la lutte était terminée parce que sur quelques points elles avaient obtenu satisfaction » et elle les invite à « une réflexion propre incluant leur culture, leur environnement ».

Dans l'article suivant intitulé « Généalogie imaginaire et biographie familiale », William Rolle examine le « mensonge ... comme élément constitutif de la biographie » afin de « parvenir à mieux saisir la vérité de l'acteur dans sa société d'origine » et plus précisément en rapport avec la famille martiniquaise. Il rappelle qu'« il n'existe pas d'entretien en soi, les conditions du déroulement dépendent du contexte » et « les altérations des informateurs répondent à la volonté d'exposer et de protéger l'image sociale qu'ils incorporent, l'image qu'ils ont d'eux-mêmes ». Il illustre cette thèse par la présentation commentée d'un entretien avec Marguerite Sibony, une Martiniquaise de 76 ans. Faisant un usage quelque peu différent de l'approche biographique, Odile Sylvania et Gerry L'Étang présentent ensuite, sous le titre « Going where the work is », le cheminement d'une famille sainte-lucienne. De Dennery à Londres, cette famille « traverse 30 ans d'immigration en préservant l'organisation de base de la famille matrifocale sainte-lucienne, avec à la fois toutes ses insuffisances et toute sa cohésion ». Sylvania et L'Étang situent la migration de cette famille dans le contexte des mouvements migratoires des ex-colonies britanniques et des politiques d'immigration de la Grande-Bretagne. Leur description et leur analyse fournissent un grand nombre d'éléments sur lesquels pourraient, à l'avenir, porter des comparaisons systématiques du vécu migratoire antillais.

Le dernier article relié au thème du numéro, et le plus volumineux, est celui de Marie-Denise François et Michel Grandgouillotte. Il est consacré aux « Savoirs et parenté dans l'anklo marie-galantais et le jaden bò kaz ». Après un bref historique des savoirs populaires et plus particulièrement de la médecine populaire remontant jusqu'à la période esclavagiste, les auteurs présentent ces « savoirs en situation » à Marie-Galante, *on plas ki béni* (un lieu béni) et en Côte-sous-le-Vent, *dèyè do bon Dié* (derrière le dos du Bon Dieu). La mise en pratique de ces savoirs de même que l'utilisation de l'espace où sont produites les plantes médicinales sont à caractère familial et principalement féminin. Il en est de même de la transmission des savoirs : ils se transmettent des aîné/e/s aux générations plus jeunes par le biais des liens de parenté biologique ou rituelle. Le numéro contient également un essai sur « L'abeille royale » écrit en hommage à Cheik Anata Diop par Oscar Pfouma et des informations sur des congrès qui se dérouleront dans la région.

La *Revue du CERC* a pour « objectif de présenter les recherches du Centre d'Études et de Recherches Caraïbéennes [de l'université des Antilles et de la Guyane] en y associant les travaux d'autres universitaires, qu'ils appartiennent au monde des affaires, de l'administration, ou à des organismes de recherche » (Elina Dévoué dans l'éditorial du no 1). Comme le premier, ce deuxième numéro regroupe des articles consacrés à des sujets divers ; il contient trois contributions à caractère historique, une consacrée à l'archéologie précolombienne et les trois autres à des problèmes sociaux contemporains.

Le premier article, signé par Jacques Corzoni, analyse les conditions dans lesquelles, avant « les razzias africains victimes de la traite négrière », les premiers colons libres

ou « engagés » de la Guadeloupe et de la Martinique effectuaient la traversée transatlantique au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. L'auteur, dans un texte vivant et non dénué d'humour, nous entraîne à la suite de ces colons depuis leur départ d'un port de la Manche ou de la côte atlantique jusqu'au Te Deum de l'arrivée. La description de la traversée révèle les dangers encourus (tempêtes, pirates); les conditions de confort (en l'absence d'équipement sanitaire), la nourriture (eau pourrie, conserves avariées); les origines et conditions diverses des passagers et les rapports qu'ils entretenaient entre eux et avec l'équipage; leurs bagages hétéroclites, leurs occupations, leurs divertissements et la vie religieuse à bord. Au terme de ce « voyage initiatique », on ne peut que partager l'opinion de Corzani lorsqu'il souligne le « fameux courage », l'« incontestable mépris de la mort » et la « foi » de ces individus.

C'est ailleurs dans l'espace antillais et un peu plus tard dans l'histoire que nous entraîne Alain Yacou par son article intitulé « Bons nègres et mauvais sujets dans la littérature à Cuba dans la première moitié du XIX^e siècle ». Spécialiste de Cuba au XIX^e siècle, l'auteur combine savamment l'analyse littéraire et la critique sociologique dans ce texte de 38 pages, tout en nuances et en précisions. On en retient que dans la littérature cubaine de l'époque, derrière le personnage du « bon nègre », se jouaient souvent les intérêts de l'empire espagnol et que la marginalisation du « mauvais sujet » dans ces œuvres répondait aux « finalités morales et culturelles du projet littéraire » lequel était « à des degrés divers ... un contrepoint au discours officiel sur l'esclavage ». Suit un texte en espagnol de E. de Armas à propos d'un reportage de José Martí sur la violation des droits de l'homme aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle.

L'historien Jacques Adélaïde-Merlande répond ensuite aux questions que beaucoup se posent à propos de « la fortune des gens de couleur » libres en Guadeloupe après 1833, c'est-à-dire lorsque « toute distinction juridique et politique est effacée entre blancs et libres ». Ses recherches montrent tout d'abord que c'est précisément en Guadeloupe, là où la grande propriété sucrière des Blancs était le moins développée, que se situaient principalement les propriétés des libres de couleur. Cependant l'étendue moyenne de ces propriétés était nettement inférieure à la moyenne générale et, « contrairement à certaines idées reçues », elles étaient minoritaires dans tous les types de cultures y compris les caféières (16,4 %) et les vivrières (5,2 %). De même, si les libres de couleur participaient au système esclavagiste, considéré alors « comme le mode normal, prédominant de relations de travail », leurs esclaves représentaient à peine 10 % de la population servile de 1835 et « il est vraisemblable que beaucoup de libres de couleur ne possédaient point d'esclaves ».

Avec Christian Montbrun, nous remontons plus loin encore dans l'histoire antillaise. À travers le cas de Fond Brûlé, l'un des plus importants gisements de poterie précolombienne au nord-est de la Martinique, l'auteur tente de « faire le point des connaissances » et soulève un certain nombre de questions concernant la pratique actuelle et future des fouilles archéologiques dans la région. Selon lui, celles-ci

ne peuvent s'envisager que dans le cadre d'une action culturelle globale et s'inscrire dans les grandes lignes de force de la recherche historique antillaise pour mieux enrayer le processus d'aliénation culturelle et favoriser la prise de conscience des Guadeloupéens et des Martiniquais, quant à la valeur des documents laissés par les générations précédentes.

Cet article s'adresse d'abord à un public de spécialistes, les invitant à remédier aux lacunes scientifiques qu'entraînent, d'une part, l'inconscience des pouvoirs publics concernant la richesse archéologique des territoires antillais et, d'autre part, les problèmes méthodologiques qu'y connaît la discipline elle-même (chronologie et datations controversées; confusion dans la classification et la description; absence de laboratoire et délais dans les analyses, etc.). Mais les nombreux détails qu'il contient peuvent intéresser toutes les personnes désireuses d'en savoir davantage sur les populations arawak et caraïbe et leur mode de vie.

Le texte suivant confirme d'ailleurs la pertinence de ce retour sur l'histoire précolombienne. Il s'agit d'une entrevue avec Jan Carew, professeur de technologie agricole, réalisée et traduite en français par Lionel Davidas. Jan Carew apporte un point de vue critique sur la pratique actuelle de l'agriculture dans la Caraïbe. « Si l'on veut étudier l'agriculture », dit-il, « on devrait aller au-devant des paysans à la campagne et leur parler, au lieu de se rendre dans les instituts agricoles », car ce qui s'y fait « n'a jamais aucune incidence sur la vie des paysans ». L'écoute des paysans permet, en effet, de constater qu'ils sont capables de « déduction scientifique passablement sophistiquée » (par exemple, l'estimation de la quantité d'azote dans le sol par la présence des vers de terre) et que leur utilisation d'engrais organiques, comme la bagasse compostée notamment, est aussi efficace – et surtout sans danger pour l'environnement – que les engrais et insecticides importés à grands frais. Jan Carew rappelle de plus qu'« en 1492, quand Christophe Colomb fut découvert par les Indiens des îles Bahamas, il y avait dans la Caraïbe un système d'agriculture supérieur à celui que nous connaissons actuellement ». Ce système produisait « 26 grammes de protéines par adulte [par jour] plus efficacement que nous aujourd'hui, en dépit de nos prétendus avantages de la technologie moderne ». Christophe Colomb le comprit rapidement : il « apprit la technologie agro-alimentaire que les Indiens avaient développée » et ramena avec lui en Espagne, avec cette technologie, « environ 47 espèces de fruits et légumes qui transformèrent tout le système agricole européen et empêchèrent l'Europe de souffrir de la famine à partir de ce moment-là ». Comme l'article de François et Grandguillot dont il a été question précédemment, l'entrevue de Carew constitue un plaidoyer pour la reconnaissance des savoirs et des pratiques populaires antillais.

Deux autres textes complètent ce numéro de la *Revue du CERC*. Le premier, par Elina Dévoué et Dominique Dévoué, présente un bref aperçu de la situation des soins dentaires à la Martinique. On y apprend que, malgré le fort taux de croissance annuel (de 6,3%) du nombre de chirurgiens-dentistes, leur répartition n'est pas homogène sur tout le territoire martiniquais (58,85% sont installés dans la capitale alors que 12 communes en sont privées) et que, malgré le remboursement partiel des coûts par la Sécurité sociale, les familles des classes défavorisées recourent toujours beaucoup plus que les autres à la dentisterie d'urgence (extraction). L'autre texte, signé par Pierre-Leval Sainte-Rose, est long et inégal dans son organisation et son écriture, ce qui en rend la lecture fastidieuse par moment. À partir d'une enquête qu'il a menée dans la commune de Rivière-Salée en Martinique, l'auteur tente de dégager « l'image spontanée et l'approche différentielle de la migration » chez les jeunes Antillais. Les jeunes dont les parents ont un revenu régulier moyen ou élevé, soit ceux dont les conditions matérielles d'existence en Martinique sont les mieux assurées, se montrent le plus défavorables à l'émigration. Le texte de l'économiste François Vellas, quant à lui, examine l'évolution du tourisme international dans la Caraïbe et aux Antilles françaises en particulier. Considérant comme un succès la politique mexicaine en matière de tourisme (contrôle gouvernemental allégé, recherche active de capitaux étrangers et recours systématique aux crédits internationaux) et le tourisme comme une source de développement économique, l'auteur propose un certain nombre de mesures concrètes pour « consolider les fondements d'une nouvelle expansion du tourisme international » en Guadeloupe et en Martinique.

Voilà donc deux revues qui, tout en donnant accès aux recherches francophones de sciences sociales, fournissent un point de vue « de l'intérieur » sur les sociétés antillaises. Jusqu'à présent, leurs caractéristiques propres ne les placent pas en compétition l'une avec l'autre; ce serait même plutôt le contraire. On ne peut que leur souhaiter longue vie et espérer qu'avec le temps, elles connaîtront une diffusion plus large en Amérique du Nord.